

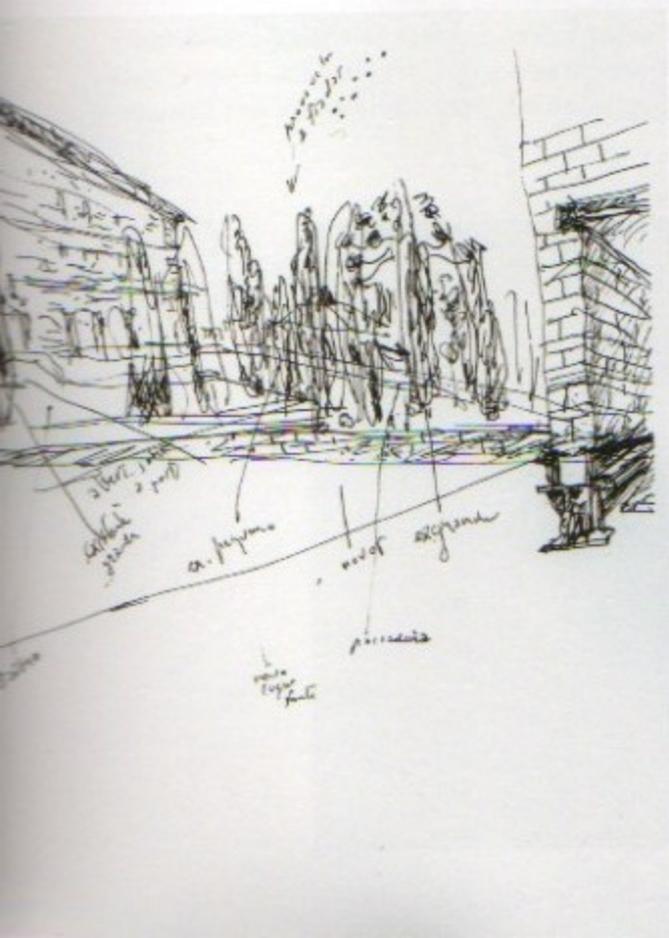
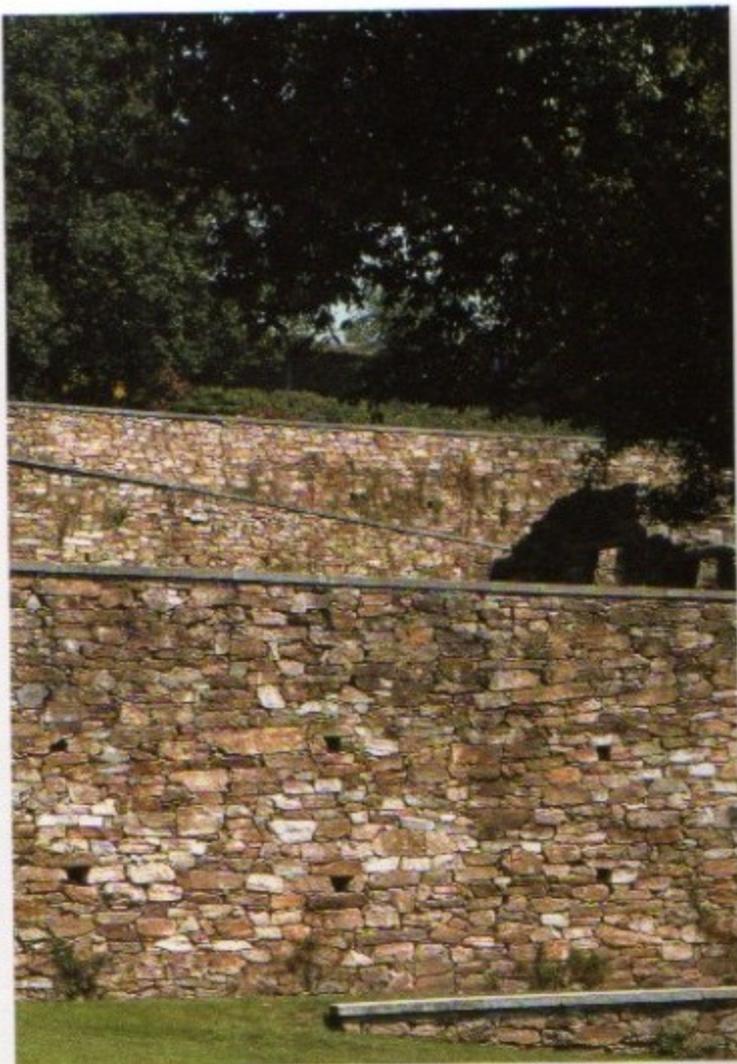
**CENTRE GALICIEN D'ART CONTEMPORAIN,
SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE, ESPAGNE,
1988-1993**

LA NATURE COMME LIEU

Carlos Seoane

C'est à partir surtout d'un regard attentif sur le lieu, le lieu physique mais aussi sur son environnement culturel, qu'il est possible de comprendre l'architecture de Siza. Dans ses projets, il est essentiellement question d'espace et de temps et, de ce point de vue, la notion de style en tant que code n'est pas fondamentale. Par conséquent, on peut considérer le CGAC — Centre galicien d'Art contemporain — ainsi que le jardin, comme deux moments du même projet. Il serait juste de les mentionner, tous les deux, comme l'ensemble de Bonaval.

L'ensemble de Bonaval surgit comme une structure qui naît de la nature du site mais aussi de l'intention de construire un nouveau paysage. Il se développe autour du mouvement, un mouvement construit, d'abord ascendant, sur ce que furent autrefois les potagers des moines dominicains et que Siza a reconverti en une succession de terrasses, en un mouvement sinueux « naturel » bien que toujours accompagné par la marque de l'homme, avec des pierres plates et des cours d'eau.



Après avoir parcouru toutes les « terrasses-stations », le chemin mène à un grand plan incliné où la nature semble s'être absentée devant la géométrie. Les terrasses de pierres devant un réseau de chemins et les arbres cèdent peu à peu le rôle principal aux absides de l'église de Saint-Dominique de Bonaval. Après la montée par les terrasses, on découvre un espace que le cimetière avec ses vides et son orthogonalité caractérise. La géométrie devient le fait majeur du jardin. Presque comme un voyage entre la vie et la mort, entre la nature et l'architecture, le chemin qui commençait comme un mouvement sinueux entre les cours d'eau, s'achève sur l'espace orthogonal du cimetière.

« Il n'y a qu'une faible partie du travail de l'architecte qui soit du domaine des Beaux-Arts : le tombeau et le monument commémoratif. » [Adolf Loos, 1910]

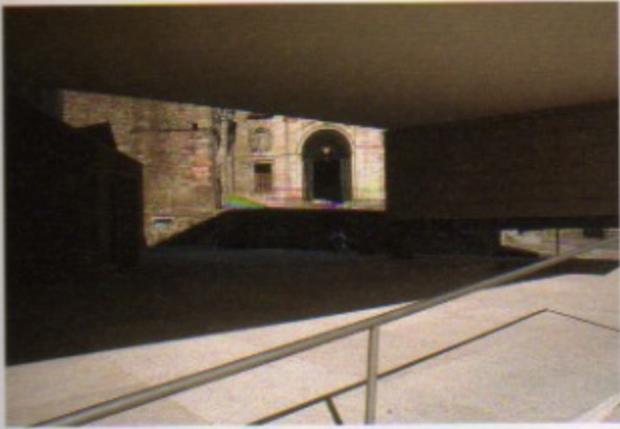


Pourtant le jardin serait incomplet sans le CGAC. Les vues aériennes de l'ensemble font découvrir au sol une base géométrique commune, l'unité des matériaux, mais aussi la compréhension de l'espace comme mouvement — *promenade architecturale*. Sans le CGAC, le jardin chercherait ses limites ainsi que sa porte d'entrée, parce que le bâtiment est à la fois mur et seuil.

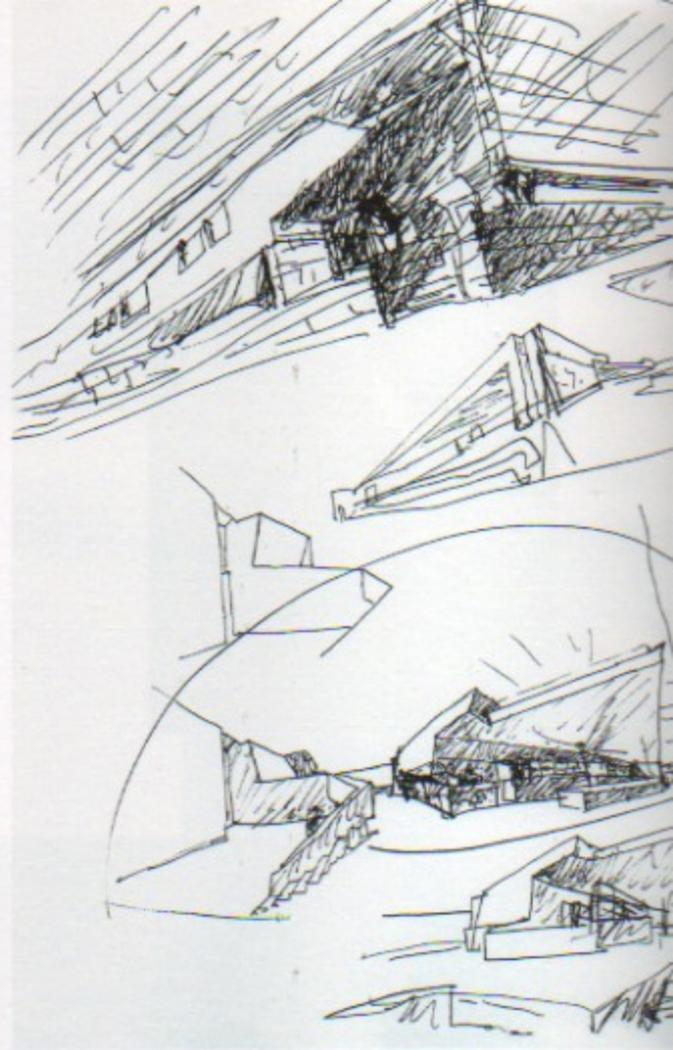
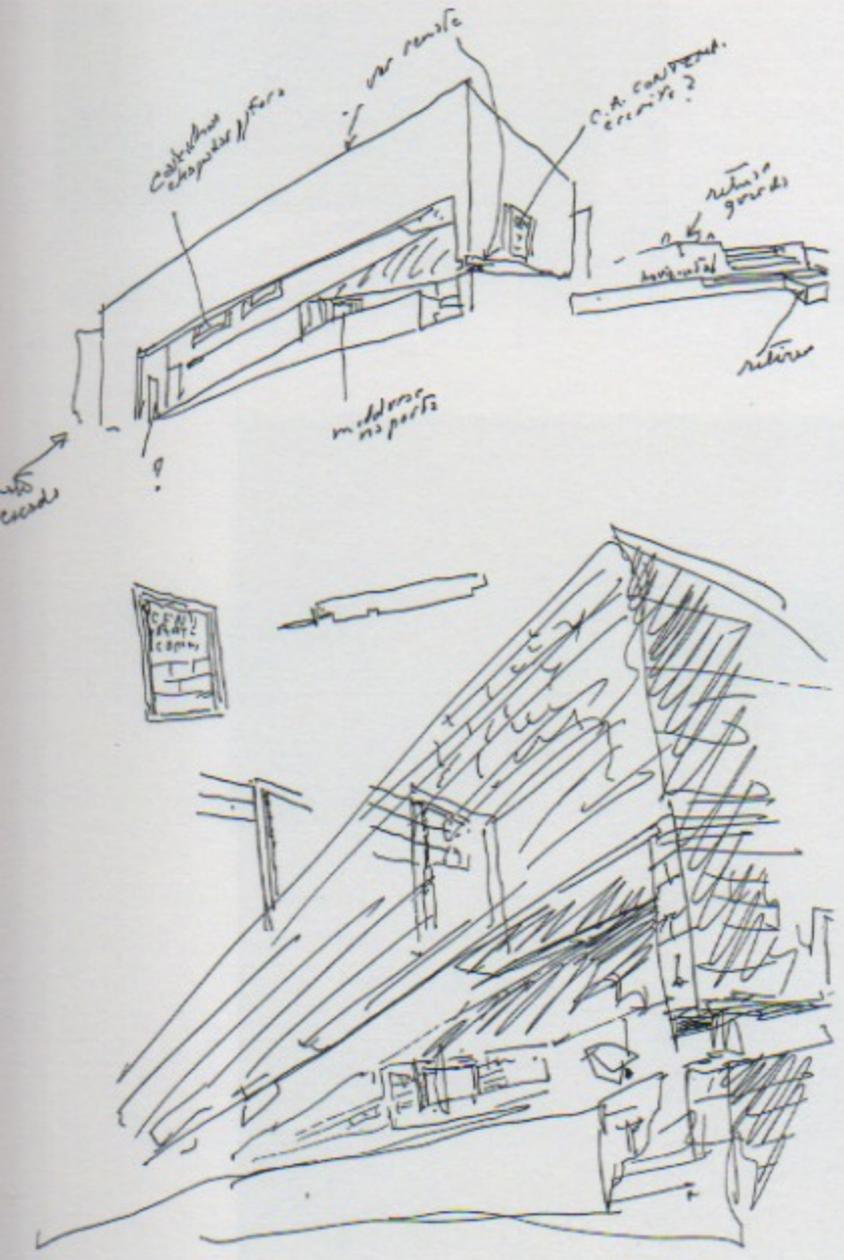
Un parcours idéal à Bonaval serait, avant de rentrer dans le musée, de grimper par les terrasses de l'ancien potager, contourner l'ancien cimetière, longer les absides du monastère, pour terminer dans les salles — presque des terrasses — du CGAC.

Une fois à l'intérieur, la nature est également présente, mais comme une texture à présent, dans l'acception sensorielle du mot : des espaces recouverts d'un immense marbre veiné, comme un grand manteau avec ses plis, comme des lignes d'eau gelées. Des textures qui, dans le CGAC, se rapportent à une réalité objective. La nature se manifeste à nouveau, plus clairement cette fois-ci, dans la dernière salle du CGAC : le toit-terrasse. C'est un espace conçu comme une salle d'exposition, mais une salle sans plafond,









limitée par de grands plans de pierres qui retiennent la vue sur la ville pour laisser place à la nature exclusive, le ciel. Le toit devenu dernière salle du CGAC est aussi la dernière terrasse du jardin. Elle referme le mouvement en un cercle parfait : nature, géométrie, nature.

LE MOUVEMENT COMME CONNAISSANCE

En essayant de se souvenir des espaces à Bonaval, on se surprend à bouger la main. Presque sans le vouloir, on tente de reproduire le mouvement même du corps dans les espaces. Ce qui revient d'abord, c'est le mouvement. Un mouvement d'allers et retours qui, loin d'être linéaire et prévisible, s'avère complexe.

Un mouvement double, au moins : celui du corps qui occupe les espaces et celui des géométries construites. Car dans la définition de chaque espace, avec les séparations et les parois, chaque joint, chaque ligne participent, pas seulement à la construction mais à un dialogue. Dialogue pour essayer de mettre le tout en relation

de sorte qu'en chaque lieu, il y ait plus qu'un ordre et la sensation que tout tourne et se retourne comme la fumée dans une cheminée, dans un jeu tridimensionnel de relations multiples qui forment un autre lieu dans les limites physiques de chaque espace.

C'est grâce au mouvement que les espaces de Siza peuvent être perçus dans toute leur plénitude. En se rapprochant, on découvre des ombres qu'on ne connaissait pas, différentes. On reste autour et puis on touche. C'est seulement dans ce rapport de proximité, presque intime, que l'on arrive à comprendre. Parfois seulement avec la main. Ombres — surprises — qui permettent plus d'une lecture du même espace. Le mouvement devient ainsi un mode de connaissance. Un mouvement qui, plus qu'un parcours, est un voyage, une découverte.

« La vérité, le réel, l'univers, la vie — comme on veut — se brise en innombrables facettes, en points de vue sans illusion, chacun renvoyant à un individu. » Ortega y Gasset.

En se déplaçant, le visiteur prend, chaque fois, de plus en plus conscience que les espaces ne sont jamais perçus dans leur ensemble, au contraire. À chaque approche, il les découvre.



Le résultat n'est pas un espace abstrait et autonome mais le fruit de la relation entre individus, entre auteur et visiteur. Ainsi éprouvé, l'espace est un résultat plus qu'un « a priori ». Résultat de l'enregistrement des mouvements de chacun avec ce que cela a de for intérieur, comme le souffle de l'artisan donne la forme au verre.

L'ARCHITECTURE COMME CRITIQUE

S'il fallait retenir autre chose des espaces de Siza, en plus de la question du mouvement et des sensations en rapport aux géométries complexes, c'est qu'ils sont le fait d'une architecture vue comme un acte critique, comme une révision de la réalité, ou de la ville, de la technologie et, dans le cas du CGAC, de la fonction sociale de la culture.

En observant uniquement la position et l'importance des usages commerciaux — le magasin et le café surtout — il semble clair que le bâtiment n'a pas été conçu pour la consommation de masse. Contrairement à cela, l'architecture de Siza nie certaines servitudes et de là se déploie, s'adressant à des individus, *fidèles à leur mission de vérité*. On pourrait parler d'individus solitaires, ou en tout cas, d'individus lucides et éclairés.

« Si l'individu sait être fidèle à son point de vue, s'il a résisté à l'éternelle séduction de changer sa rétine pour un autre imaginaire, ce qu'il voit sera un aspect réel du monde [...]. Chaque homme a une mission de vérité. » Ortega y Gasset.

[Traduit de l'espagnol par Laurent Scanga]